Gia TOUSSAINT, *Kreuz und Knochen. Reliquien zur Zeit der Kreuzzüge,* Berlin, Reimer Dietrich Verlag, 2011, 288 pp., 88 ill..

La visibilité des reliques elles-mêmes est un sujet difficile, en fonction de la rareté des témoignages historiques : reliquaires fermés et ouverts en certaines circonstances. Le XIIIe siècle est-il l’occasion d’un changement, « ein gotische Schaufrömmigkeit » ? Le présent ouvrage l’explique par les deux croisades, la première (1096-1099) et la quatrième (1202-1204), qui ont offert un contact plus direct avec des reliques visibles, ossements ou fragments de la sainte Croix. D’abord, à cause de la préséance du Bois sacré et de l’importation à grande échelle d’esquilles saintes, bien visibles dans de nouvelles formes de réceptacles, expédiées de Terre Sainte vers l’Europe. Ensuite, le sac de Constantinople en 1204 a mis plus directement en contact les croisés avec les reliques. Enfin, les reliquaires laissent plus facilement voir les reliques comme trophées du sac de la capitale byzantine en 1204. C’est la naissance d’un nouveau type de reliquaire, avec une petite fenêtre laissant voir l’ossement ou la relique historique. L’utilisation de cristal de roche dans l’orfèvrerie, croix-reliquaire, abrite l’objet sacré. Le triptyque de Stavelot est évoqué et replacé dans un ensemble de tableaux ou triptyques-reliquaires, qui sont vus comme une nouveauté de présentation dès le XIIe siècle.

Le sujet est beau, son approche difficile, le dossier immense. Voir ou mieux toucher les reliques des saints n’est pas permis à tout le monde. Quelques exemples rapides dans notre documentation personnelle illustrent la complexité de la recherche. Dans les *Miracles* de saint Vanne, évêque de Verdun (+ 529), Richard de Saint-Vanne rapporte une procession de la châsse du saint patron de son abbaye pour conjurer une calamité; à l’évêque de Verdun qui voulut montrer « à nu » les reliques, l’abbé lui prédisit en punition de son effronterie sa mort dans les cinq ans. À Autun, en 1444, il est précisé que seuls les rois et les princes sont admis à baiser à nu le chef de saint Lazare. Au Gard, en 1503, des gentilhommes « belges » virent le chef de saint Gilles « tout nud ». À Liège, le 28 avril 1489, fête de la translation de saint Lambert, l’abbé de Stavelot montra du jubé le chef de l’évêque martyr, sa tête encore garnie de quelques cheveux, avant la procession. Martène et Durand parlent du « *[…] beau reliquaire qui contient le chef de saint Lambert, tout d'or et d'un travail exquis; Monsieur le Grand Doyen eut la bonté de l'en tirer, et nous fit l'honneur de nous le faire baiser à nud.*» Pour accéder au crâne de saint Lambert caché dans la tête de l’impressionnant buste il faut aujourd’hui ôter la mitre d’orfèvrerie et retirer un reliquaire intérieur vitré qui le conserve. Un même système existe pour le buste (1346) de saint Férréol de Limoges de l’église de Nexon (Haute-Vienne). La dissociation du crâne du reste des reliques du saint peut être abondamment illustrée, du IXe siècle à la fin du Moyen Age.

Si l’interdiction faite aux laïcs de toucher les reliques et même de les porter en procession est souvent répétée, la pratique démontre en effet l’inverse par de nombreuses exceptions. Il y a diverses manières de « toucher » les reliques : porter une châsse n’implique pas un contact direct, de même que baiser la relique. Les textes font parfois la distinction. Pris soudain d’un enthousiasme dévotionnel, certains laïcs exaltés n’hésiteront pas à prendre en mains les reliques, tel, le 3 novembre 743, le maire du palais Carloman sautant dans la fosse creusée pour saisir le cadavre inaltéré de saint Hubert, alors que tous pleurent de joie et embrassent les mains et les pieds du saint évêque. Un même rituel semble inspirer Charles le Chauve en 845 avec le corps de saint Cassien à Saint-Quentin ou, en 858, avec saint Germain d’Auxerre : selon Heiric d’Auxerre « il enveloppa finalement d’étoffes précieuses le corps vénérable que seuls les évêques eurent le droit de toucher de leurs mains ». En l’an mil, lors de l’ouverture du tombeau de Charlemagne, Otton III revêtit de vêtements blancs le corps après lui avoir coupé les ongles des mains qui avaient dangereusement poussé, du moins si l’on en croit le récit coloré d’un moine de l’abbaye San Pietro della Novalesa qui écrit vers 1050 ; le saint empereur couronné et sceptre en mains était assis sur une cathèdre ; il semblait comme vivant et son corps imputrescible diffusa une odeur de sainteté.

La peur de toucher aux ossements se manifeste aussi dans les translations de reliques quand les ouvriers creusent et atteignent le cercueil du saint. Pour les XIe et XIIe siècles Pierre-André Sigal relève que « pour éviter la colère divine, ceux qui s’apprêtent à affronter le tabou et à violer l’interdit, doivent procéder à des rites de purification : jeûnes, prières, parfois processions ». La crainte envahit les laïcs à cet instant précis de l’ouverture du tombeau ou de la châsse. Il ne faut pas aussi oublier que la plupart des récits sont écrits par des religieux tout enclins à mettre en avant ce qu’ils considèrent comme leur prérogative voire de leur unique compétence à savoir ce contact intime avec les choses sacrées. Bien sûr les laïcs manifestent des attitudes d’humilité lors de ces translations : pieds nus, vêtement décent et sobre…cette réverence suffit pour ne pas encourir la réprobation ecclésiastique. En 1144, à Saint-Denis, Louis VII porte lui-même la châsse d’argent contenant les reliques du saint patron du monastère. En 1378, à la Sainte-Chapelle, quand « le Roy [Charles V] ot ouverte la sainte chasse, le dit Empereur osta son chaperon et joint les mains, et comme en lermes fist là son oroison longuement, en très grand devocion, et puist se fist soustenir [il est malade] et aporter baisier les saintes reliques ».

Ces quelques exemples textuels diachroniques choisis sont donnés pour montrer la complexité du sujet et mettre en valeur le travail de G. T., basé sur l’orfèvrerie, les témoins d’histoire de l’art, qu’elle survole, passant avec une aisance remarquable de la *Scheyrer Kreuz* aux *cabochonreliquiaren* d’Hildesheim, de Bâle, Berlin ou Paris, des croix-reliquaires de Berlin, Fritzlar, des *Scheibenreliquiaren* de Munich ou de Tournai, aux œuvres des Trésors européens, certains rénovés récemment (Halberstadt) mais d’autres, pour ne citer que Venise, qui ont encore bien des secrets à livrer. L’illustration est très bonne, la bibliographie internationale, avec index très commode. Parmi les sources historiques exploitées, outre l’hagiographie *stricto sensu*, les statuts synodaux, les coutumiers, les traités théologiques…Que l’on nous permettre de citer en plus, pas encore assez connu, le Corpus des croix-reliquaires édité par C. García de Castro Valdés, *Signum salutis. Cruces de orfebreria de los siglos V al XII*, Oviedo, 2008.

 Philippe George